Perspective

Actualité en histoire de l'art

3 | 2007

XIX^e siècle/XX^e-XXI^e siècles

L'architecture de l'Italie fasciste : manières de voir

Terry Kirk

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3660>

DOI : 10.4000/perspective.3660

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2007

Pagination : 530-535

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Terry Kirk, « L'architecture de l'Italie fasciste : manières de voir », *Perspective* [En ligne], 3 | 2007, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3660> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.3660>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2020.

L'architecture de l'Italie fasciste : manières de voir

Terry Kirk

RÉFÉRENCE

Gigliola Del Debbio, Margherita Guccione, Maria Luisa Neri, Alessandra Vittorini, *Enrico Del Debbio*, Viareggio, Idea Books, 2006. 439 p., fig. en n. et b. et en coul. ISBN : 88-88033-20-3 ; 49 €.

Giorgio Ciucci, Giorgio Muratore éd., *Il primo novecento*, Milan, Electa (*Storia dell'architettura italiana*), 2004. 572 p., 830 fig. en n. et b. et 80 en coul. ISBN : 88-43548-972 ; 120 €.

Mia Fuller, *Moderns Abroad: Architecture, Cities and Italian Imperialism*, Londres/New York, Routledge (*Architext series*), 2007. 280 p., 91 fig. en n. et b. ISBN : 978-0-415-19463-1 ; \$ 49.

Brian McLaren, *Architecture and Tourism in Italian Colonial Libya: An Ambivalent Modernism*, Seattle, University of Washington Press (*Studies in Modernity and National Identity*), 2006. 360 p., 157 fig. en n. et b. et 16 en coul. ISBN : 0-295-98542-9 ; \$ 60.

D. Medina Lasansky, *The Renaissance Perfected: Architecture, Spectacle, and Tourism in Fascist Italy*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2004. 380 p., 237 fig. en n. et b. et 69 en coul. ISBN : 0-271-02366-X ; \$ 85.

- 1 Le délai légal protégeant le droit d'auteur est en règle générale d'une durée de soixante-dix ans. L'héritage architectural du fascisme italien est donc en passe de franchir ce seuil symbolique et de parvenir au point où la mémoire vivante se change en patrimoine historique relevant du domaine public. Pendant longtemps, les Italiens de la génération d'après-guerre ont vu, à leur grand embarras, l'architecture fasciste des bureaux de poste, des logements sociaux, des quartiers résidentiels ainsi que de villes entières demeurer intacte, dans la péninsule italienne et en Afrique, plantée là comme un décor peu opportun pour le présent républicain et post-colonial. L'architecte Giuseppe Samonà, qui fit ses débuts sous le régime fasciste, remarqua que les bâtiments

relevant de cette esthétique se dressaient comme autant de temples abandonnés, consacrés à des dieux oubliés, mais qui, même vides et hautains, n'avaient rien perdu de leur pouvoir.

Le temps des études

- 2 Cet héritage à la fois nié et préservé est à présent aux mains d'une génération qui ne connaît le fascisme que par ouï-dire, mais pour qui, aujourd'hui, ces temples sont loin d'être vides. Les études consacrées à l'architecture et l'urbanisme fascistes se multiplient à présent, grâce à des échanges fertiles entre des méthodes et des points de vue, qui nous permettent de beaucoup mieux comprendre cette époque. Auparavant, seules quelques grandes figures de la période avaient été étudiées, comme par exemple Giuseppe Terragni, dont les inventions d'inspiration rationaliste eurent indéniablement une grande influence sur les architectes. Bien que le soutien indéfectible de Terragni à la dictature de Mussolini soit un fait avéré, Bruno Zevi, dans sa biographie de 1980, avait timidement tenté de le faire passer pour un « maniériste conspirateur » et mis en avant, chez lui, une certaine résistance et une « définition alternative » du fascisme¹. Thomas Schumacher, dans sa passionnante étude du projet de Terragni pour un monument à Dante, projet du reste jamais réalisé, nous a permis d'aller au-delà de son aspect matériel et de l'idéologie qui le sous-tendait, afin de pouvoir apprécier son aura métaphysique². De son côté, Giorgio Ciucci, le grand spécialiste de l'histoire de l'architecture italienne du milieu du xx^e siècle³, a fait appel en 1996 à une équipe de chercheurs pour élaborer un catalogue raisonné des travaux de Terragni⁴. Leurs analyses se sont concentrées sur les œuvres qui influencent aujourd'hui encore l'architecture – parti pris légitime étant donné que l'histoire de l'architecture, en Italie, s'est développée à partir de différentes écoles stylistiques, et demeure fortement articulée à cette tradition. L'équipe recrutée par Samonà et Manfredo Tafuri à l'Université de Venise en fournit un exemple patent. Peter Eisenmann, qui a été le maître à penser de nombre de jeunes architectes américains, travaille sur Terragni depuis plus de quarante ans⁵. Son approche, en perpétuelle évolution, privilégie une vision de son travail comme « texte critique » très stimulant pour les architectes actuels. Il a délibérément choisi – avec des résultats probants – de faire évoluer l'appréhension de son sujet, un phénomène historique fait de références et de citations, en le plaçant au cœur d'une méditation de plus grande envergure sur les stratégies des architectes contemporains. L'ensemble des chercheurs étrangers aborde Terragni de manière similaire⁶.
- 3 Il n'a pas été facile d'élaborer des réflexions sur l'architecture qui soient à la fois objectives, globales et en accord avec la méthodologie de l'histoire de l'architecture, principalement parce que les auteurs ont eux-mêmes travaillé comme architectes, et donc hérité de ces ruines hantées. L'écriture d'une histoire de l'architecture, chez des auteurs comme Zevi et Giulio Carlo Argan, ou Reynar Banham et Tafuri, avait pris une dimension idéologique dès lors qu'il s'agissait d'établir une nouvelle architecture, viable pour l'Italie d'après-guerre. L'idéologie qui avait inspiré ces projets architecturaux fut niée – ainsi qu'Eisenmann l'avait explicitement revendiqué dans son approche. Les monographies sur Adalberto Libera mettent par exemple au premier plan son projet le moins politisé : la Villa Malaparte, construite à Capri en 1938⁷. Une forme subtile de révisionnisme s'est exprimée dans le travail historiographique sur

Giovanni Muzio et l'a dissimulé derrière l'écran d'une distance soi-disant ironique, dans un univers éthéré de formes poétiques⁸. Ceux qui, parmi les chercheurs, préfèrent garder une distance prudente vis-à-vis des idées politiques très arrêtées de Luigi Moretti se contentent, encore et toujours, d'évoquer la noblesse de ses anachronismes et l'élégance de ses maniérismes. Emilio Gentile a reconnu qu'« en cherchant à nous frayer un chemin parmi les mythes, les rituels et les symboles d'une croyance politique qui a depuis longtemps fait la preuve de sa fragilité, il nous arrive d'être tentés de représenter ces objets de manière caricaturale et moralisatrice, balayant d'un revers de la main cette part du passé dont nous ne voulons pas, et de faire preuve d'une irrévérence et d'une dérision qui cachent souvent une ironie dénuée de tout sens historique »⁹.

- 4 Les historiens étrangers en revanche, notamment Diane Ghirardo, Dennis Doordan et Richard Etlin, se sont montrés déterminés à affronter le contenu idéologique de l'architecture de l'ère fasciste sans les complexes qui semblent caractériser ses héritiers directs¹⁰. Leurs études ont pour point central le rapport entre les formes architecturales et le contenu politique – le monde urbain conçu comme construisant une idéologie. L'histoire de l'architecture s'est ouverte à de nouvelles méthodes d'analyse et, ce faisant, elle a gagné en clarté, parce qu'elle n'est plus l'apanage des architectes professionnels, et qu'elle intéresse l'ensemble de la communauté scientifique et le grand public. L'étude des aspects sociaux et économiques s'est développée en se fondant sur des analyses d'archives et en portant une plus grande attention au rôle des institutions, de la législation et de la formation professionnelle des architectes dans les années 1930. L'anthropologie culturelle joue un rôle majeur dans toutes les tendances dominant actuellement la recherche. Les découvertes récentes tendent toutes à démontrer que les idées politiques et les développements en architecture ont collaboré et évolué vers des buts communs. C'est un discours à plusieurs voix qui se fait entendre aujourd'hui au sujet de l'architecture de l'Italie fasciste, un discours fondé sur des intérêts et des méthodes divers, qui nourrissent un débat scientifique international complexe, riche et tout à fait passionnant.

Le Foro Mussolini : un lieu emblématique

- 5 Certaines de ces voix se distinguent très nettement des autres. Une exposition consacrée à Enrico Del Debbio s'est récemment tenue à Rome, avec pour commissaire Maria Luisa Neri, et a présenté celles des œuvres de l'architecte qui, longtemps, avaient été négligées. M. L. Neri a rédigé un catalogue très complet et bien pensé, fondé sur une analyse très fouillée des archives de Del Debbio¹¹. Contrairement à celui sur Terragni, le travail sur Del Debbio a surtout eu à souffrir de l'ambiguïté apparente de ses compromis entre rationalisme international et classicisme italien. En nous guidant à travers cette période, M. L. Neri nous fait suivre les innombrables cheminements par lesquels l'architecte aurait pu être amené à redéfinir le modernisme du milieu du xx^e siècle. Del Debbio fut le créateur du célèbre Foro Mussolini (qu'on appelle à présent Foro Italico), un des vestiges de l'architecture fasciste. Aujourd'hui, ce bâtiment héberge le siège du Comité Olympique National Italien (CONI), qui l'a transformé en un bel ouvrage où l'histoire de l'architecture est liée aux événements sportifs qui s'y déroulent encore¹¹. Ces éléments ne sont toutefois liés que de la manière dont sont « reliés » les livres : par la tranche. Cet espace aéré, hautement fonctionnel, reste en

effet ambivalent : destiné à former les corps et les esprits des combattants fascistes, il est rempli de modèles masculins aux muscles sculpturaux et bourrés d'hormones. Il semble qu'il n'y ait nulle part, dans les bâtiments d'architecture fasciste, où l'on puisse échapper aux messages idéologiques, aussi indigestes soient-ils. Cependant, on s'est beaucoup intéressé aux sculptures du Foro Italico. Un photographe américain, George Mott, s'est délecté à photographier ces colosses musclés de trois mètres de haut, avec pour résultat un superbe reportage photographique publié en 1984 dans le magnifique magazine de Franco Maria Ricci. Vingt ans plus tard, les athlètes dénudés ont à nouveau eu les honneurs du papier glacé pour une série de photos accompagnant un article signé Giorgio Armani. Ce gourou de la mode écarte tout le contenu fasciste en exposant « [sa] théorie personnelle, qui guide [ses] jugements et influences, [sa] sensibilité, sans pour autant lui mettre des œillères, ni gauchir [sa] vision du passé »¹². Mott cadre amoureuxment les corps, parfois de très près, et de nombreux internautes se sont répandus en remarques enthousiastes et candides devant cette mâle élégance. L'architecture fasciste, même appréhendée avec des points de vue très divers, fait à présent partie intégrante du patrimoine culturel et, à ce titre, les chercheurs italiens les plus reconnus sont aujourd'hui disposés à s'y consacrer sérieusement.

La Storia dell'architettura

- 6 Francesco Dal Co s'est engagé voilà dix ans dans un projet éditorial de grande envergure pour le compte d'Electa : l'élaboration d'une histoire de l'architecture italienne couvrant un demi-millénaire. Avec ses 5500 pages, qui représentent un mètre de rayon de bibliothèque, la série *La Storia dell'architettura italiana* est récemment arrivée à son terme avec la parution des derniers volumes couvrant le XIX^e (*L'Ottocento*) et le début du XX^e siècle (*Il primo Novecento*). Giorgio Ciucci et Giorgio Muratore ont dirigé le volume traitant de la période fasciste. On y trouve des contributions par des historiens faisant depuis longtemps autorité en la matière. Les vingt chapitres, amples et abondamment illustrés, couvrent tout un ensemble de thèmes et de périodes : les débuts de l'éclectisme expérimental (Muratore, p. 10-37), l'ouverture de l'architecture italienne aux influences internationales (Guido Zucconi, p. 38-55), un tour d'horizon de l'architecture à Rome et à Milan dans les années 1920 (Muratore, p. 74-99 et Andrea Bona, p. 126-161), des contributions sur les logements sociaux (Luigi Pavan, p. 180-207) et sur l'aménagement intérieur à l'italienne (Annalisa Avon, p. 162-179), sur les concours et les bâtiments publics (Maristella Casciato, p. 208-233), sur la fonction de mécénat des pouvoirs publics (Dal Co et Marco Mulazzani, p. 234-259), sur l'archéologie (Alessandra Muntoni, p. 260-293), la restauration des monuments historiques (Paolo Nicoloso, p. 294-305) et les effets de la politique d'autosuffisance du régime sur la construction (Sergio Poretti, p. 442-475), sur le débat au sujet des arts appliqués (Marco Mulazzani, p. 100-125 et Esther Coen, qui abordent en particulier Mario Sironi, p. 324-345), la vogue que connurent les expositions dans les années 1930 (Paolo Morello, p. 306-323) et la redéfinition de l'urbanisme (Fabrizio Bottini, p. 346-371, Fulvio Irace, p. 372-395). Enfin, Giulano Gresleri traite de l'architecture et de l'urbanisme dans les colonies italiennes (p. 416-441), et Giorgio Ciucci signe des essais sur les ambitions impériales de Rome et sur le rapport à l'architecture pendant la guerre (p. 396-415 et p. 476-501). Les problèmes de cohérence qui avaient affecté le premier tome de la série, *Il secondo Novecento*, publié en 1997, ont été pris en compte et

résolus : les sujets sont abordés thématiquement, de manière plus synthétique, ce qui permet de donner une vue d'ensemble plus dynamique du monde de l'architecture. Le millier d'images qui illustre richement le projet comprend à la fois des dessins d'architecte reproduits avec une qualité optimale et les premières photographies d'architecture de l'époque, qui sont d'une grande sophistication. Il n'est pas fait référence aux images dans le texte, et elles constituent ainsi un véritable discours iconographique autonome, préservant sa fluidité et son éloquence. L'ouvrage inclut des bibliographies, un index et un tableau synoptique établi par Martina Carraro, qui présente les grands événements artistiques, culturels et architecturaux en parallèle avec la vie politique et sociale de leur époque.

- 7 Dans sa préface à l'ensemble de la collection, Dal Co explique que son intention était de traiter des problématiques les plus représentatives de la discipline à travers un état de la recherche. La masse encyclopédique que représente l'ensemble de ces tomes pourrait laisser à penser que les éditeurs ont visé l'exhaustivité, mais Dal Co affirme que cela n'a pas été le cas. Les auteurs abordent leur sujet sous des angles très variés, et reviennent parfois de manière répétée sur un monument ou sur le travail d'un architecte en particulier : il en résulte une superposition d'analyses diverses de ce domaine complexe. Il ne s'agit pas d'un ouvrage académique mais, comme dans le cas des autres volumes de la collection, d'une mine de travaux de recherche que chacun pourra apprécier à son rythme. Dal Co dit être convaincu de la nécessité d'écrire l'histoire par fragments, sans hésiter à en rompre la continuité : « Les pages qui suivent ont donc un cheminement tortueux et complexe, mais c'est justement en cela qu'elles reflètent l'esprit de l'époque à laquelle mon ouvrage est consacré » (p. 7). Le projet, largement informé par le choix des éditeurs de recourir à une très large équipe d'auteurs brillant chacun dans sa spécialité, repousse donc toute ambition d'exhaustivité.
- 8 Les chapitres de l'ouvrage consacrés aux différentes phases chronologiques, fruit des travaux des chercheurs sur ces quinze dernières années, prennent la forme d'un récit au rythme enlevé, avec de nombreuses références, à défaut d'analyses fouillées. Certaines des contributions parmi les plus importantes souffrent d'un manque de clarté, dans leur introduction, quant au thème ou à la méthodologie que se propose de suivre l'auteur. Dans d'autres, on remarque l'absence de références à des ouvrages dans d'autres langues que l'italien, ce qui laisse à penser que ces travaux sont susceptibles de n'avoir qu'un écho limité. Voilà qui est problématique dans le contexte actuel de révisionnisme qui motive le discours sur le modernisme. Peut-être est-ce le manque de distance, à la fois géographique et temporelle, et l'impression d'être les gardiens de ce patrimoine, qui rend les historiens italiens plus enclins à recourir à la forme canonique de la chronique, plutôt qu'à s'armer de questions et d'idées assez tranchantes pour éventrer leur sujet et procéder à une autopsie de leur propre identité. Tandis que les volumes de la collection *Storia dell'architettura italiana* consacrés aux siècles plus anciens avaient apporté les points de vue d'un large éventail de chercheurs étrangers, la sélection de spécialistes des XIX^e et XX^e siècles (en tout une cinquantaine d'historiens) a laissé de côté toute ambition d'ouverture.

Anthropologie et appropriation architecturale

- 9 L'excellent exposé que fait Giuliano Gresleri sur l'impact de la colonisation sur l'architecture et l'urbanisme est introduit par une réflexion sur les rouages complexes

des stratégies par lesquelles le gouvernement chercha à contrôler un territoire qui, aux yeux des colons, manquait de structures urbaines conceptuelles. Les colonies apparurent ainsi comme une table rase sur laquelle expérimenter les innovations issues des recherches des années trente. Bien que Gresleri évoque les problèmes sociaux, politiques et économiques ayant influencé les stratégies colonisatrices, il s'en tient le plus souvent à une lecture formaliste des œuvres elles-mêmes. Il a le mérite de reconnaître que le manque d'archives pouvant enrichir les recherches pose problème pour quiconque veut étudier ce sujet. Il cherche aussi à montrer la nécessité qu'il y a à travailler avec une approche plus anthropologique, afin de redéfinir le modernisme par le biais des sciences sociales. Si l'on veut sortir de l'impasse sur les questions touchant à l'architecture et à l'urbanisme fascistes dans les colonies italiennes, il faut s'intéresser aux différentes conceptions du progrès culturel telles qu'elles émergèrent au sein de l'idéologie politique de l'époque, dans son expression la plus radicale. Il se pourrait donc que les étudiants diplômés d'institutions de tradition anglo-saxonne, où l'étude de l'histoire de l'architecture est généralement plus proche du département d'histoire de l'art que des écoles d'architecture, soient avantagés en ce domaine, puisqu'ils maîtrisent les outils théoriques nécessaires à une plus grande ouverture du sujet.

- 10 Mia Fuller travaille au Département d'italien de l'Université de Berkeley, connu pour le dynamisme de ses recherches en géographie humaine. Elle prévient d'emblée que l'objet de ses recherches est interdisciplinaire et que, loin de se restreindre à l'histoire de l'architecture, il consiste en « une anthropologie historique du nationalisme et de l'impérialisme italiens, tels qu'ils s'incarnèrent dans la construction de bâtiments, et dans les débats et les plans qui aboutirent à ces constructions » (p. 4). Son ouvrage, très clairement structuré, se divise en trois parties, où l'auteur aborde successivement l'histoire du colonialisme italien de même que les ambitions et les images qui l'alimentèrent, puis l'évolution des théories modernistes sur cette même période et, enfin, la manière dont l'architecture fut l'instrument du pouvoir colonial, tout particulièrement à Tripoli et à Addis Abeba. Les théories modernistes exposées par les architectes italiens se reflétèrent dans les pratiques architecturales et urbanistiques sur le sol colonial, et M. Fuller présente dans son analyse les administrateurs et les législateurs qui contribuèrent à élaborer les politiques d'émigration et d'exploitation coloniales. La « géographie symbolique » de l'occupation par l'Italie des colonies africaines reposait avant tout sur les *a priori* qu'avaient les colons sur les autochtones. En attirant notre attention sur les images créées par les architectes et les urbanistes de l'Italie coloniale, plutôt que de se lancer dans des récriminations contre les effets de la colonisation, Fuller met en évidence la manière dont ces grands travaux coloniaux constituèrent un système destiné à faire de l'Italie elle-même une forteresse de la modernité.
- 11 Brian McLaren de son côté a mis à profit ses études d'architecture, effectuées dans le cadre de la très distinguée formation en théorie critique du M. I. T., pour étudier l'architecture de la Libye à l'époque coloniale. Il s'intéresse tout particulièrement au processus par lequel les architectes italiens aménagèrent le paysage colonial pour qu'il soit effectivement exploitable par le tourisme moderne. Il se concentre sur la manière dont la perception des touristes italiens fut adaptée à l'univers colonial, « processus d'interaction par lequel on travailla conjointement à la modernisation de la colonie et à la préservation de la culture indigène » (p. 5). Le fait qu'il aborde les notions de modernité et de tradition comme autant de constructions mentales – la tradition étant

entendue comme un avatar objectif et historicisé du concept d'« autochtonie » – explique que le terme « ambivalence » apparaisse dès le sous-titre de l'ouvrage. L'auteur, dans sa longue introduction à l'ouvrage – où se font entendre d'emblée les accents gutturaux du jargon théorique – positionne son travail dans le champ « liminal, complexe et contradictoire » des discours sur le colonialisme et le modernisme. Selon lui, le tourisme constitua la troisième vague du mouvement de colonisation par les Italiens et qu'à ce titre, elle entraîna dynamisme économique et modernisation, de même qu'elle rendit la différence, et donc l'identité, visibles.

- 12 C'est d'ailleurs avec McLaren que D. Medina Lasansky a travaillé sur les questions relatives au tourisme¹³, et son récent ouvrage nous permet de revenir, pour clore la présentation de cet ensemble de travaux sur le fascisme, vers les rives de la péninsule italienne. Il traite en effet du phénomène du tourisme sur le sol national. D. Lasansky soumet le phénomène des fêtes populaires à une analyse très minutieuse et le rapproche de la réhabilitation des centres villes opérée à travers des projets architecturaux. Les deux aspects se recoupent en effet dans le processus de développement du tourisme, en particulier sous le régime fasciste. L'ouvrage, d'une lisibilité exemplaire, parvient à mettre en relation de manière très fluide la construction nationale, l'architecture, la mémoire et les médias, tout particulièrement lorsque D. Lasansky rapporte ces problématiques au présent en montrant comment le patrimoine touristique est toujours exploité aujourd'hui. Le régime fasciste réussit à rendre certains éléments patrimoniaux suffisamment authentiques pour les faire passer pour les manifestations objectives d'une histoire vivante, le plus souvent sans qu'ils soient remis en question. L'auteur déconstruit ces représentations et atteint ce qui constituait son objectif : en ses propres termes, « faire en sorte que le lecteur soit mal à l'aise à la fin de l'ouvrage » (p. XLIII).
- 13 L'état de la recherche dans le domaine de l'architecture du fascisme se caractérise donc surtout par la présence d'acteurs au parcours atypique. Les travaux sur le sujet se situent à la croisée de divers domaines et tendances intellectuelles internationales. Le champ d'études attire des chercheurs venus d'horizons très divers, et soulève des myriades de questions au sein de ce qu'on pourrait définir comme un lieu d'investigation ouvert au domaine public pour une nouvelle génération. Si des aides à la recherche et des possibilités d'échanges pouvaient être développées, au niveau international, dans un cadre interdisciplinaire, et surtout entre les différentes écoles de pensée, ce champ pourrait devenir un nouvel espace, fécond et dynamique, de développement scientifique.
- 14 #Notes
- 15 1. Bruno Zevi éd., *Giuseppe Terragni*, Bologne, 1980.
- 16 2. Thomas Schumacher, *Il Danteum di Terragni*, Rome, 1980 ; trad. angl. : *The Danteum: Architecture, Poetics, and Politics under Italian Fascism*, New York, 1985. Voir aussi, du même auteur, *Surface and Symbol: Giuseppe Terragni and the Architecture of Italian Rationalism*, New York, 1991.
- 17 3. Voir tout particulièrement l'indispensable ouvrage de Giorgio Ciucci, *Gli architetti e il fascismo: Architettura e città, 1922-1944*, Turin, 1989.
- 18 4. Giorgio Ciucci éd., *Giuseppe Terragni, opera completa*, Milan, 1996.
- 19 5. Peter Eisenman, *Giuseppe Terragni: Transformations, Decompositions, Critiques*, New York, 2003.

- 20 6. Stefan Germer, Achim Preiß éd., *Giuseppe Terragni 1904-43: Moderne und Fascismus in Italien*, Munich, 1991.
- 21 7. Voir Gianni Pettena, *Casa Malaparte, Capri*, Florence, 1999.
- 22 8. Voir, entre autres, Fulvio Irace, *Giovanni Muzio 1893-1982, Opere*, Milan, 1994.
- 23 9. Emilio Gentile, *Il culto del Littorio: La sacralizzazione della politica nell'Italia fascista*, Rome/Bari, 1993, p. IX.
- 24 10. Voir en particulier Diane Ghirardo, *Building New Communities: New Deal America and Fascist Italy*, Princeton, 1989 ; Dennis Doordan, *Building Modern Italy: Italian Architecture, 1914-1936*, New York, 1988 et Richard Etlin, *Modernism in Italian Architecture, 1890-1940*, Cambridge, 1991.
- 25 11. Masia Luca, Matteoni Dario, Mei Piero, *Il Parco del Foro Italico: La storia, lo sport, i progetti*, Milan, 2007.
- 26 12. Giorgio Armani, dans Giorgio Armani, Michelangelo Sabatino, Luigi Ballerini, *Foro Italico*, New York, 2003 (photographies de George Mott).
- 27 13. Voir D. Medina Lasansky, Brian McLaren éd., *Architecture and Tourism: Perception, Performance, and Place*, Oxford, 2004.

INDEX

Keywords : architecture history, fascist architecture, planning, living memory, historical heritage, historiography, colonialism

Mots-clés : histoire de l'architecture architecture fasciste, urbanisme, mémoire vivante, patrimoine historique, historiographie, colonialisme

Index géographique : Italie

Index chronologique : 1900

AUTEURS

TERRY KIRK

The American University of Rome